

Sac à terre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bon aloi; mais la pièce de deux francs était fautive. Il pousse une exclamation énergique.

« Patron, dit le commis, faut courir après ce filou ? »

Le patron s'avance sur le seuil de la porte, et, promenant un regard circulaire dans la rue:

— Inutile de vous déranger, vous ne le rattraperez pas; le gueux a disparu. « Et puis » ajoute-t-il entre ses dents, « je gagne encore un sou ».

VÈ ON MALÀDO

BERDEFIET était tot moindro, tot biévo, tot fliappi du quaque dzo. L'avâi atrapâ la pérece, onna crêva que pouâve pas bailli lo tor. L'ètai prâi pè lè piaute, pè lo mor, pè lè coussè, pè lo veintro, pè lè pormon, pè lo fèdzo, pè la coraille, pertot. On n'arâi pas su dere onna pllièce que lai fasâi pas mau. A la fin, l'a bo et bin falii allâ queri lo mândzo, cà on démocrève trau llièin de Jean-Louis que guière avoué dâi prèire et dâi bonne tesanne.

Lo mândzo l'arreve, l'accute bin adrâ pertot et l'a de suite recogniu que Berdefiet l'avâi onna maladi dau diabblio, que fa à pèri de mau. L'è-tâi lo coryza, que crâio, à bin on nom dinse: l'è pào-l'itre on autre nom assebin, su pas tant su. Dein ti lè casse, lo madzo lâi a de:

— Berdefiet, vo z'ite bin malâdo. (Berdefiet fasâi dâi pllièint.) Su d'autrâi million que sant malâdo quemet vo, on ein guière ion. (Berdefiet rancotève.) Mâ, se vo fède bin adrâi cein que vo vu dere, repondo de voutra via. Seulameint, faut m'accutâ à pecolon.

Berdefiet l'a tot promet, quemet vo pouâide peinsâ. Et lo mândzo lai dit oncora:

— Berdefiet, vu allâ mè mimo vè l'apoti-quière, que vo z'invoûide quie. Vo foudrâi ein preindre quatre tote lè demi-hâore et pas iena de moins, sein que vo z'ite bon po preindre on beliet po lo cemetiro. Lè foudrâi avalâ, ma pas croussi dein lo mor. Vo m'âi bin oïu: quatre tote lè demi-hâore.

Berdefiet djure qu'oi et lo mândzo s'ein va.

Cli l'apoti-quière fasâi on bocon assebin lo marchand de dzenelhie et quand l'è que lo mândzo lâi è arveva, l'ètai justameint ein ètat d'ein betâ houit dein onna grêcha tièce à perte à n'on tsaland que l'avâi. Lo mândzo lâi dit dan de preparâ po Berdefiet dâi pèlule, houit dein onna boîte, et de lè lâi einvoûyé tot tsaud avoué lo mot de beliet que sè redesâi quemet lè faillâi preindre. Lo framacien sé met aprî rido et quand l'è que la z'u tot réduit, ie dit dinse à son valet:

— T'a dou paquieit vouâ: clia tièce de dzenelhie po Monsu Pâirodzo et clia pètitâ boîte de pèlule avoué lo mot de beliet à Berdefiet, que faut preindre justo quemet lo mândzo l'a de. Va rido!

Lo valet s'è dépâsi et qu'a-te fé? Sè bo et bin trompâ, tant lâi a que Berdefiet l'a reçu la tièce dâi houit dzenelhie et lo mot de beliet que sè desai:

— « Ne pas àobliâ d'ein avalâ quatre tote lè demi-hâore, sein lè croussi. »

Berdefiet, cein lâi a fé on coup... que l'a èta guière.

MARC A LOUIS.

SAC A TERRE

Deux fidèles amis du *Conteur* viennent de donner l'essor à une modeste plaquette. L'un l'a écrite; le second l'a éditée. Nous avons dit: « modeste » plaquette; c'est que dès l'abord elle se défend de toute prétention. Et, en effet, elle n'en a pas pour deux sous. Oh! mais n'ayez peur, elle fera son chemin tout de même et saura trouver les portes qui s'ouvriront accueillantes à son premier appel.

Sac à terre est son titre; Georges Jaccottet, son auteur; John Marti, son éditeur. Elle a,

comme sous-titre: « Rimes d'occasion et croquis militaires ». Vous le voyez, c'est tout à fait sans façons.

Cette plaquette est dédiée au colonel-divisionnaire L.-H. Bornand, qui, en remerciant l'auteur de cet hommage, lui dit:

« Vos vers, parfois critiques, ronchonners, ne sont jamais amers. Ils sont dans la bonne mentalité du pioupiou intelligent, qui marche toujours, mais se console des petits ennuis du métier, en se réservant le plaisir d'avoir les yeux ouverts et de voir le ridicule.

» Ils sont gais, entraînants, optimistes: ce sont des qualités militaires. »

Et l'auteur, si sympathique, les présentant à « ses amis de l'armée », dit, à son tour:

« Vous savez que cette prose et que ces rimes sont sans prétention aucune. Ecrits, pour la plupart, sur une table de cantonnement, à la lueur hésitante d'un quinquet fumeux, ces croquis rapides ne visent pas au grand art. Ils ignorent même certaines règles élémentaires de prosodie. Les retoucher? A quoi bon, ils perdraient les seules qualités que j'ose leur reconnaître et qui peuvent leur donner quelque saveur: leur spontanéité et leur sincérité. »

Et, maintenant, goûtons-en, voulez-vous? Si l'auteur et l'éditeur nous reprochent de reproduire, sans leur en avoir demandé l'autorisation, un des morceaux de ce recueil — ils ont bien trop d'esprit tous deux pour le faire — ma foi, nous leur répliquerons que lorsque nous voulons vanter à quelqu'un les mérites d'un bon vin, de ce vin qui « redemande », nous en débouchons un flacon. Et les personnes à qui ça « redemandera » n'auront qu'à s'adresser à M. John Marti, éditeur à Chailly sur Clarens. Avec vingt sous, elles seront satisfaites. C'est pas cher, dites, par le temps qui court! Eh bien, voici:

Sous la tente.

Des gens ayant lit confortable,
Bon logis, bon feu, bonne table,
Parfois, par excentricité,
S'en vont par les beaux mois d'été,
Vivre trois jours en dilettante
Sous la tente.

Pour nous, soldats, c'est autre chose.
Que le couchant soit gris ou rose
Ou qu'il soit noyé de brouillard,
On nous dit: « Partez sans retard
» Pour passer une nuit charmante,
» Sous la tente.

Et l'on va, sur les pâturages,
— Sergent Mage, est-ce pas tu rages? »
Planter dans l'humide gazon
Quatre piquets pour la maison
Où nous dormirons sur la menthe,
Sous la tente.

« Comme on fait son lit, on se couche »
On s'étend... une épaule touche;
L'autre ne touche rien du tout,
Car la tente abrite un gros trou
Et le terrain est très en pente,
Sous la tente.

Sous la tête, une grosse motte,
Sous les reins un rocher qui frotte,
Les pieds trempés par l'eau qui sourd
On attend le lever du jour:
Ce sont les plaisirs de l'attente,
Sous la tente.

On ne sait pas à quoi l'on rêve,
Mais on se répète sans trêve:
Quand donc en aurons-nous fini?
Quand quitterons-nous ce doux nid?
Car la joie est plutôt latente,
Sous la tente.

Et l'eau tout doucement ruisselle,
Vous mouillant jusque sous l'aisselle;
Elle vous trempe jusqu'aux os,
Des cheveux jusqu'au bas du dos.
On se sent la peau dégoûtante,
Sous la tente.

Le jour vient... mais quelle surprise,
Pas un chat sur les pentes grises;
Mais tout près, autour d'un gros feu,
La troupe, se chauffant un peu,
Attend l'heure de la détente,
Loin des tentes.

Qu'importe après tout l'infortune
De gémir dans la nuit sans lune
En ouvrant des yeux ébahis!
Et, s'il le faut, pour le pays
Nous dormirons l'âme contente,
Sous la tente.

NOUS!

Chantons notre aimable patrie!

La rime n'est pas riche et le style en est vieux. Mais les vers du doyen Curtat ont entre autres mérites, celui de bien exprimer le sentiment général des Vaudois.

C'est M. le pasteur Valotton qui écrivait ceci dans un article intitulé *la Patrie Vaudoise*, publié jadis dans le *Semeur Vaudois*, et après avoir cité quelques strophes de la vieille chanson du doyen Curtat:

Chantons notre aimable patrie,
Chantons cette terre chérie
Et son bonheur et son tableau de vie,
Chantons tous le canton de Vaud,
Si beau!

Sur ce point, les Vaudois sont tous d'accord. Leur pays, ils en sont fiers... et il y a de quoi. Continue M. Valotton, dont nous abrégons un peu les intéressantes remarques. Mais ce n'est pas le fait d'un chauvinisme qui fait tout voir en rose, — à preuve que, nous autres n'avons guère confiance en nous-mêmes, comme peuple. Il semble que nous ne soyons pas fiers d'être Vaudois: serait-ce qu'il n'y a pas de quoi?

Toujours est-il que le sentiment national nous manque: tout au moins n'est-il guère formé. C'est que, pour en avoir un, il faudrait avoir le courage d'être soi. Nos voisins de Genève et de Neuchâtel ne s'en font certes pas faute.

Ecoutez les concitoyens de Rousseau... Il faut les entendre dire tout haut: « On n'est pas Genevois pour rien... On est de Genève ou on en est pas. » Et si les Neuchâtelois n'en disent pas autant, c'est qu'ils se bornent à le penser.

Pour nous quand nous disons de quelque chose: « C'est bien vaudois... », ce mot peut avoir plusieurs sens, exprimer le manque de volonté, un excès de réserve ou signifier autre chose, mais soyez bien sûrs que c'est tout juste le contraire d'un éloge.

Et voici qu'à mon tour je vais donner confirmation à ma règle, en disant: « la goguenardise... c'est bien vaudois. »

C'est que le fait est là: « Nous sommes essentiellement juteurs et dénigrants, bien moins de ce qui nous entoure que de nous-mêmes. » Celui qui a dit cela était pourtant un excellent Vaudois: c'est Juste Olivier.

« Juteurs et dénigrants », c'est bien ça, mais je préfère dire: « goguenards ». Ce seul mot dit tout. Un fait pourtant: nous aimons tant médire du « caractère vaudois » que nous nous détectons des « vaudoiseries » qui le mettent en scène, caricaturé. Cette littérature se vend beaucoup et chez les Vaudois surtout. Mais c'est à certaines conditions que nous aimons être blagués: « ça dépend », ça dépend comment et par qui. Il faut que ce soit collectivement et surtout que ça vienne d'un des nôtres. Ah! si c'était d'un Neuchâtelois! Et d'un Genevois donc!... On leur ferait bien voir qui on est... Mais entre Vaudois, en famille...

Comment expliquer tant de support chez les Vaudois?... Débonnairété? — Je ne sais pas que vous dire... Nous savons être susceptible. Absence d'amour-propre? — Pas tant que ça... Goguenardise!